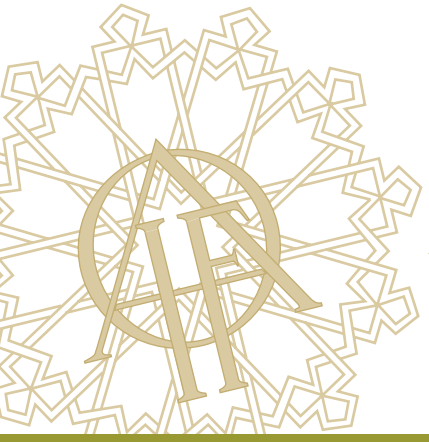
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 34 (2001), p. 375-386

Andrei Popescu-Belis

Le Dār al-ʿabīd du mont Sinaï: une hypothèse.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Andrei POPESCU-BELIS

Le Dār al-ʿabīd du mont Sinaï : une hypothèse

LES PUISSANTES murailles qui entourent et défendent aujourd'hui encore le monastère Sainte-Catherine du Sinaï représentent pour beaucoup le symbole vivant des oppositions historiques entre le couvent et son environnement : enclave chrétienne en terre d'islam, noyau citadin au milieu de nomades, privilégiant la loi et la culture écrites face à la coutume et à l'oralité.

Si la construction des murailles s'identifie à celle du monastère, au milieu du VI^e^ siècle sous l'empereur Justinien, il reste que l'isolement du monastère ne devient manifeste qu'à une époque bien plus tardive. Un élément pivot de ce processus sont les serviteurs laïcs du monastère, associés à lui depuis sa construction jusqu'à aujourd'hui. Nous avons abordé ailleurs l'histoire de cette population présente dans la plupart des sources traitant du monastère [1] : c'est son rapport aux « murailles » qui nous intéressera ici. Nous tenterons en effet de proposer une hypothèse concernant les habitations de ces serviteurs, reliant pour cela les différents témoignages des sources aux restes archéologiques encore identifiables.

Une conception tripolaire des acteurs historiques au Sud-Sinaï

Le nombre croissant d'ermites et de moines présents au Sinaï vers la fin de l'Antiquité ne doit pas faire oublier que la péninsule possède encore à cette époque une population sédentaire, groupée autour de centres dont les plus importants au Sud-Sinaï sont Pharan, Raythou (sur la côte ouest) et Ayla (à l'est, au fond du golfe éponyme). Cette population subit occasionnellement les pillages des nomades, et assume parfois la défense des ermites contre ceux-ci [2]. Ces nomades, nommés Saracènes dans les sources médiévales européennes,

[1] A. Popescu-Belis, « Légende des origines, origines d'une légende : les Ǧabālīya du mont Sinaï », *in* J.-M. Mouton, éd., *Le Sinaï et ses marges de la conquête arabe à nos jours*, Le Caire, à paraître.

[2] Sur ces différents groupes, voir par exemple I. Shahid, *Byzantium and the Arabs in the Sixth Century*, Washington, D.C., 1995, p. 968-989.

Annales islamologiques 34—2000

AnIsl 34 (2001), p. 375-386 Andrei Popescu-Belis

et *al-ʿarab* (pl. *al-ʿurbān*) ou *al-badū* dans les sources arabes, étendent progressivement leur maîtrise du Sinaï durant le millénaire qui suit la conquête musulmane de la péninsule.

La population sédentaire et chrétienne, parmi laquelle il faut compter les familles attachées au service du monastère Sainte-Catherine (nous y reviendrons), diminue lentement après la conquête musulmane, et semble se cristalliser autour des possessions du monastère, dont elle a souvent la charge. Ainsi, un certain nombre de pétitions conservées au monastère font état de cultivateurs chrétiens fixés sur les terrains, les palmeraies ou les vergers appartenant aux moines [3]. Le nombre de ces chrétiens va en diminuant, et depuis le XVIIIe siècle les moines de Sainte-Catherine partagent l'espace sud-sinaïtique avec deux catégories de tribus bédouines musulmanes : les serviteurs proches, qui apparaissent depuis cette époque comme la tribu des Ğabālīya, et les « protecteurs » ou *ġufāra* (sing. *ġafīr*), tribus plus puissantes et plus anciennes auxquelles les moines confient le transport des pèlerins et des marchandises.

Ces lentes transitions impliquent notamment un changement très visible du mode d'habitation des populations en question. Quelles qu'en aient été la vitesse ou les circonstances particulières, le passage des habitations sédentaires au mode de vie nomade a dû entraîner l'abandon de constructions dont il doit être possible d'identifier les vestiges – ou à défaut, d'expliquer leur absence. Si un certain nombre de restes archéologiques ont été identifiés à Fārān, al-Ṭūr ou dans la région de ʿAqaba / Eilat, il n'en est pas de même pour la région et la frange de population la plus proche du monastère, dont la continuité historique en tant que « serviteurs du couvent » paraît pourtant incontestable.

Les serviteurs du monastère et leurs habitations selon les sources

Les mentions des serviteurs apparaissent dans une variété de sources, tout au long de l'existence du monastère ; toutefois, certaines périodes demeurent particulièrement mal documentées [4]. Parmi les principales catégories de documents, il faut citer les pétitions émanant du monastère (XIIe-XVIIIe s.), les traités conclus entre le monastère et les Bédouins (XVIe-XIXe s.), les nombreux récits de voyage (Ve-VIe s. et XIVe-XIXe s.), les études anthropologiques ou ethnographiques (XVIIIe-XXe s.), les ouvrages historiques et géographiques écrits au monastère (Nectarios de Crète au XVIIe s. et les guides pour pèlerins du XVIIIe s.). Face à ces sources qui fournissent essentiellement des mentions ponctuelles des serviteurs, il faut accorder la priorité aux récits essentiels de Procope et d'Eutychius, vers lesquels nous nous tournons.

[3] Les pétitions mentionnent explicitement des chrétiens vivant au mont Sinaï ou dans sa région dans les années 1134, 1136 (S. M. Stern, *Fatimid Decrees*, Londres, 1964, nos 4 et 6), 1213 (S. M. Stern, « Petitions from the Ayyubid Period », *BSOAS* XVII, 1, 1964, p. 1-32, n° III), 1234 (R. Humbsch, *Beiträge zur Geschichte des osmanischen Ägyptens – Nach arabischen Sultans- und Statthalterurkunden des Sinai-Klosters*, Freiburg, 1976, no 1), 1261 (S. M. Stern, « Petitions from the Mamluk Period », *BSOAS* XIX, 3, 1966, p. 238), 1468 et 1469 (H. Ernst, *Die mamlukischen Sultansurkunden des Sinai-Klosters*, Wiesbaden, 1960, nos XXXII et XXXVI). Les cultivateurs apparaissent par exemple en 1134, 1154, 1169 (S. M. Stern, *Fatimid Decrees*, nos 4, 7 et 10), 1260, 1397 et 1401 (H. Ernst, *op. cit.*, nos I, XXI et XXII), et sont nommés *falāḥ al-ruhbān* dans les trois derniers documents.

[4] A. Popescu-Belis, *op. cit.*

Le témoignage de Procope (VI^e s.)

Historien officiel de l'empereur Justinien, Procope est la première source traitant de la fondation du monastère du mont Sinaï, dans son ouvrage sur les édifices construits pendant le règne de Justinien [5]. Malgré sa proximité temporelle, puisqu'il écrit une dizaine d'années après la fondation, vers 550, Procope est particulièrement pauvre en détails. Après un tableau de la vocation monastique des lieux et de la vie des ermites y vivant avant la construction du monastère, Procope affirme que l'empereur y avait fait construire, à l'intention des ermites, une église dédiée à la Vierge. Ensuite il ajoute [6] : « Au pied de la montagne, cet empereur fit construire une forteresse redoutable et y établit une importante garnison de soldats, pour que les barbares saracènes ne puissent pas faire depuis cette région, qui est, comme je l'ai dit, inhabitée, des incursions imprévisibles vers les villages de Palestine. »

Procope atteste ainsi la construction de fortifications, et mentionne leur occupation par des soldats dont la mission a une portée plus étendue que le service des moines. Ces fortifications, situées au pied des montagnes, semblent être distinctes de l'église principale du monastère, dite à présent « de la Transfiguration ». Il ne faut probablement pas interpréter trop strictement l'indication topographique « au pied de la montagne » : comme le montrent plusieurs témoignages de voyageurs, le commencement du massif montagneux tel qu'on le voit *avant* l'oasis de Fārān peut être lui-même conçu comme la base des montagnes sacrées. Il n'est donc pas impossible que Procope fasse référence aux fortifications construites à Fārān (siège de l'évêché jusqu'au VIII^e s.), mais il est alors étonnant qu'il passe sous silence celles entourant le monastère.

Le témoignage de Procope a souvent été critiqué par comparaison avec le récit d'Eutychius [7]. Avant d'aborder celui-ci, résumons les critiques apportées à Procope sur les points qui nous intéressent ici, le plus épineux étant la nature exacte et le rôle de la « redoutable forteresse ». Ph. Mayerson souligne l'utilité réduite d'une forteresse dans une région relativement excentrée, ainsi que l'imperfection de l'ouvrage et l'absence de place pour y loger une garnison – évaluées dans la perspective du génie militaire byzantin [8]. I. Shahid fait remarquer le penchant anti-arabe de Procope, qui le ferait passer sous silence le fait que des troupes arabes gardent au mont Sinaï les moines chrétiens et non l'entrée de la Palestine. R. Solzbacher accepte ces arguments, et admettant aussi l'inutilité d'une garnison au mont Sinaï, attribue l'affirmation à l'ironie de Procope à l'égard de Justinien.

[5] Procope de Césarée, *Buildings*, éd./trad. H.B. Dewing, Londres, 1940.

[6] Procope de Césarée, *op. cit.*, V, VIII, 9 (nous traduisons).

[7] Ph. Mayerson, « Procopius or Eutychius on the Construction of the Monastery at Mount Sinai : which is the More Reliable Source ? », *BASOR* 230, 1978, p. 33-38, repris dans *Monks, Martyrs and Saracens*, New York / Jérusalem, 1994, p. 134-139 ; A. Cameron, *Procopius and the Sixth Century*, Londres, 1985, p. 96-98 ; R. Solzbacher, *Mönche, Pilger und Sarazenen : Studien zum Frühchristentum auf der südlichen Sinaihalbinsel*, *MthA* 3, 1989, p. 252-257 ; I. Shahid, *op. cit.*, p. 974-980.

[8] Voir sur ce point G.H. Forsyth, K. Weitzmann, I. Sevcenko et F. Anderegg, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai : the Church and the Fortress of Justinian*, Ann Arbor, MI, 1973.

Notre point de vue, en rapport avec le problème qui nous intéresse ici, s'appuie sur l'observation que la « forteresse » et la « garnison » de Procope ne peuvent faire référence à une entité totalement indépendante du monastère. En effet, si tel était le cas, le récit serait complètement hors de propos dans le chapitre sur les édifices religieux, à la suite immédiate du passage sur les ermites du mont Sinaï. Donc, s'il n'est pas impossible que Procope fasse référence à la citadelle de Fārān, il faut en tout cas supposer qu'un détachement de soldats a dû être envoyé au monastère. Plus probablement, la « forteresse » *est* le monastère, et le rôle militaire des serviteurs affectés à celui-ci est simplement exagéré par Procope, dans une proportion qui reste inconnue. Par ailleurs, aucun autre témoignage ne fait état de serviteurs laïcs cohabitant avec les moines à l'intérieur des murailles ; bien au contraire, Eutychius évoque explicitement les logements séparés de ces serviteurs.

Le témoignage d'Eutychius (X^e s.)

Médecin à Fusṭāṭ, puis patriarche melkite d'Alexandrie sous le nom d'Eutychius, Saʿīd Ibn Baṭrīq (877-940) fournit dans sa compilation historique des *Annales* un long récit de la fondation du monastère [9]. Le meilleur manuscrit semble être le codex Ar. 582 conservé au monastère [10] ; toutefois, les variations entre manuscrits n'affectent pas le passage qui nous intéresse ici. Le récit de la fondation débute par une demande des moines auprès de l'empereur Justinien, à la suite de laquelle un envoyé de l'empereur fait construire le monastère à l'emplacement que l'on connaît. Trouvant l'endroit peu sûr, l'empereur fait exécuter ce premier envoyé.

« Ensuite il dépêcha un autre légat et envoya avec lui cent hommes parmi les serviteurs des Romains, avec leurs femmes et leurs enfants, et lui ordonna de prendre d'Égypte cent hommes aussi parmi les serviteurs, avec leurs femmes et leurs enfants, et de leur bâtir en dehors du mont Sinaï des maisons dans lesquelles ils puissent habiter là-bas, pour qu'ils servent les moines. Il lui ordonna aussi de pourvoir à leur approvisionnement, par l'envoi depuis l'Égypte d'une quantité suffisante de céréales, pour eux et les moines.

« Quand l'envoyé arriva au Sinaï, il fit construire beaucoup de maisons, à l'extérieur du couvent et à l'est, les fortifia et installa ces esclaves pour qu'ils gardent et servent le couvent. Et l'endroit s'appelle aujourd'hui encore Dār al-ʿabīd, la maison des esclaves. Mais après une longue période, ceux-ci eurent beaucoup d'enfants, se multiplièrent, l'islam se répandit, à l'époque du calife ʿAbd al-Malik ibn Marwān [65/685–86/705], et ils commencèrent à se disputer et à s'entre-tuer. Certains furent tués, certains s'enfuirent, et certains se convertirent à l'islam, et leurs descendants qui sont aujourd'hui encore auprès des couvents sont

[9] Saʿīd Ibn Baṭrīq, *Annales*, éd./trad. E. Pocock, Oxford, 1655/1659 ; éd. J.P. Migne, *PG* 111, 907-1156, 1863 ; éd. L. Cheikho, *CSCO* 50-51, 1906 ; éd./trad. M. Breydy, *CSCO* 471-472, 1985 ; trad. B. Pirone, Le Caire, 1987. Voir aussi Fr. Micheau, « Saʿīd Ibn Baṭrīq », *EI²*.

[10] Selon la remarquable étude de M. Breydy, *Études sur Saʿīd Ibn Baṭrīq et ses sources*, *CSCO* 450, 1983. Il pourrait même s'agir du manuscrit autographe, ce qui était déjà affirmé en 1875 par P. Gregoriados, *Le saint monastère du Sinaï*, Jérusalem, 1875 (cité par M.D. Gibson, A.S. Lewis, *How the Codex was Found*, Cambridge, 1893).

musulmans et sont connus comme Banū Ṣāliḥ. On les nomme jusqu'à aujourd'hui Ġulmān al-Dayr [enfants/esclaves du monastère], et parmi eux les Laḫmīīn. Les moines ont détruit les habitations des serviteurs après qu'ils sont devenus musulmans, pour que personne n'y habite, et aujourd'hui encore elles sont en ruines [11]. »

Dans cette version des faits, les laïcs dépêchés au mont Sinaï se présentent moins comme une garnison chargée de défendre la région, et plus comme un groupe de serviteurs (*ʿabd,* pl. *ʿabīd*) pouvant à l'occasion protéger les moines. Les dispositions prises pour leur approvisionnement en nourriture concordent avec l'état de choses mentionné par de nombreux autres témoignages postérieurs, et même si on ne peut pas les faire remonter avec certitude au VI^e^ siècle – période à laquelle les productions locales sont encore significatives, à la mesure du peuplement – du moins peut-on les assigner au commencement de la période islamique, avant le IX^e^ siècle.

Si différents que soient les récits d'Eutychius et de Procope, les habitations des serviteurs/défenseurs sont clairement présentes dans les deux versions. Chez Eutychius, celles-ci ne semblent pas former un ouvrage militaire. Elles sont explicitement distinguées du couvent et situées à l'est de celui-ci : cette précision peut difficilement être attribuée à la pure invention (par manque de motifs) et pourrait donc posséder une base réelle. Elle semble de surcroît vérifiée *de visu* par Eutychius ou l'un de ses informateurs, puisque le récit évoque des ruines situées à l'est du couvent, vraisemblablement dans sa proximité. Leur nom, peu original, ajoute toutefois un détail supplémentaire à leur identité [12].

La destruction des habitations ne doit peut-être pas être imputée aux moines seuls. Leur force ne pouvait excéder de beaucoup celle des laïcs établis pour les servir, voire les défendre – bien que l'on puisse penser à un incendie allumé depuis le haut des murailles. La violence des moines est discutable, malgré l'exemple de sérieuses agitations liées aux ordres monastiques dans la Palestine du VI^e^ siècle et ailleurs. Par conséquent, il nous paraît plus vraisemblable d'attribuer les destructions aux troubles ayant suivi la conversion à l'islam d'une partie de la population sinaïtique, tels qu'ils sont décrits par Eutychius lui-même, ainsi que par le moine Anastase [13]. Le scénario de la destruction a dû être bien plus complexe et plus graduel que ne le laisse entendre Eutychius, mais il a abouti au maintien d'un groupe de serviteurs musulmans dépourvus de leurs habitations initiales.

[11] Saʿīd Ibn Baṭrīq, *op. cit.*, éd./trad. E. Pocock, II, p. 166-169, éd. L. Cheikho, I, 201, 22 ss., éd./trad. M. Breydy § 251-5 (nous traduisons en français).

[12] Signalons à ce propos que le nom Dār al-ʿabīd, donné dans l'édition de Breydy d'après le manuscrit sinaïtique (Ar. 582), vient corriger le Dīr (ou Dayr) al-ʿabīd présent depuis l'édition princeps, dont le sens était peu satisfaisant.

[13] F. Nau, « Les récits inédits du moine Anastase », *Rev Inst Cath Paris* II, 1901 et VII, 1912 ; B. Flusin, « Démons et Sarrasins, l'auteur et le propos des Diègèmata stèriktika d'Anastase le Sinaïte », *TravMem* XI, 1991, p. 381-409.

Fiabilité du texte eutychéen

Notre interprétation, au demeurant assez conservatrice, présuppose toutefois la validité du récit utilisé. De sérieuses critiques peuvent être soulevées, mais elles portent essentiellement sur le début du récit, et jamais directement sur les serviteurs, faute peut-être de point de référence. La principale critique fait observer que ce récit est précédé dans les *Annales* par le récit de la délégation du moine palestinien Sabas auprès de l'empereur Justinien ; or, dans le texte original dont s'inspire visiblement Eutychius – la *Vie de Saint-Sabas* [14] par Cyrille de Scythopolis – Sabas demande à l'empereur la reconstruction d'un certain nombre de bâtiments monastiques en Palestine, ainsi que l'érection d'un fort muni d'une garnison, afin de défendre les moines [15]. Toutefois, tandis que le texte de Cyrille rapporte aussi la satisfaction de ces demandes, la narration d'Eutychius passe directement aux demandes des ermites sinaïtes, et omet toute référence au fort de Palestine.

Ces faits incitent un commentateur, R. Solzbacher [16], à tenir pour « légendaire » l'intégralité du récit, tout en admettant la véracité de la référence à des serviteurs ou à des défenseurs laïcs, en accord global avec Procope. M. Breydy [17] note aussi l'emprunt d'Eutychius à la chronique de Cyrille, et attribue les détails sur les serviteurs à un autre conte, perdu depuis (les détails synchroniques provenant de témoignages oculaires). Le débat sur la crédibilité de Procope et d'Eutychius ne remet donc aucunement en cause l'existence initiale des serviteurs – donc le vrai problème de leurs habitations – ni leur devenir ultérieur, qui est confirmé par la plupart des témoignages du deuxième millénaire : ces serviteurs devenus musulmans ont perdu leurs habitations initiales, dont plus personne n'évoque les ruines.

Reprises de la version eutychéenne : Maqrīzī et le codex Ar. 692

Le récit d'Eutychius est le point de départ d'un certain nombre d'autres versions, parmi lesquelles nous en citerons deux. La première est un passage extrait de la dernière partie des *Ḫiṭaṭ* de Maqrīzī, où le polygraphe arabe, écrivant au début du XV^e^ siècle, cite très probablement Eutychius, de façon plus ou moins directe [18].

« Les historiens chrétiens rapportent que ce monastère fut édifié par Justinien, empereur grec de Constantinople. Il fit élever au-dessus une forteresse qui porte, à l'étage supérieur, un grand nombre de cellules. Il y établit, pour garder les moines, des Arabes de la tribu des Banū Ṣāliḥ. »

[14] Cyrille de Scythopolis, *Vie des moines palestiniens*, éd. A.F. Festugière, *Moines d'Orient*, II.2.3, Paris, 1963, p. 100-110.

[15] Leurs adversaires ne sont plus ici les Bédouins. Solzbacher (*op. cit.*) évoque les incursions saracènes, comme celle du Laḫmide al-Munḏir b. al-Saqīqa en 529. Mais les destructions qui motivent la demande de Sabas sont celles de la révolte samaritaine de 527.

[16] R. Solzbacher, *op. cit.*, p. 255-256.

[17] M. Breydy, *Études sur Sa'īd Ibn Baṭrīq et ses sources*.

[18] Maqrīzī, « Les couvents des chrétiens », trad. L. Leroy, *ROC* III, 13, 1908, p. 33-46 et 192-204.

On voit que la source n'est pas totalement précisée, mais la mention des Banū Ṣāliḥ rattache indéniablement ce passage à Eutychius. La description de la « forteresse », relativement exacte, peut quant à elle provenir d'un témoin oculaire. Aucune précision n'est donnée quant à l'occupation de la forteresse par ses gardiens, qui semblerait être une conséquence naturelle du texte, en l'absence d'autres précisions.

Un assez curieux manuscrit conservé au monastère contient une autre version de l'histoire [19]. Ce manuscrit arabe porte le numéro 692 [20] et contient sept feuillets. Il se présente comme une réunion de trois narrations : la construction du monastère « retranscrite du grand cahier, de l'année 530 apr. J.-C. », une persécution des moines par les Bédouins en 1008 A.H. / 1595 A.D. (et non 1008 A.D.), et une attaque bédouine en 1825 et la paix qui suivit. Le premier récit est celui qui nous intéresse ; nous le rendons ici d'après N. Shuqayr.

« Quand le roi Justinien apprit ces nouvelles, il fit venir depuis les pays des Flāḥ en direction de la mer Noire cent hommes avec leurs familles et les envoya vers le Sinaï, et il écrivit à Theodorus, son représentant en Égypte, pour qu'il envoie aussi cent hommes avec leurs familles, et qu'il leur construise à tous un campement derrière la montagne orientale, à environ huit milles du monastère, et qu'ils y habitent, et restent là-bas, pour la garde du monastère et le service des moines. Et le roi Justinien ordonna qu'ils soient serviteurs du monastère et obéissants envers les moines, eux et leurs descendants… »

Ce récit montre une ressemblance structurelle forte avec celui d'Eutychius ; il est toutefois peu probable qu'il lui soit antérieur. En effet, les mentions des Flāḥ [21] et de la mer Noire seraient anachroniques avant l'an mille ; la date de construction est inexacte ; enfin, l'insistance sur les obligations des serviteurs, et la proximité du récit dans le codex avec des documents bien plus récents font plutôt penser que ce récit n'est pas antérieur au XVI^{e} siècle. Cela expliquerait aussi pourquoi le récit passe sous silence les destructions des habitations initiales, qui remonteraient à plus de six siècles.

Le récit ajoute aux données précédentes plusieurs précisions. Tout d'abord, il n'y est plus question de forteresse, mais d'un campement. Celui-ci est considérablement plus éloigné du monastère que ne le laissait entendre Eutychius, quelle que soit l'interprétation donnée aux « huit milles ». Mais surtout, on ne peut qu'être surpris par la « montagne orientale », puisqu'à l'est du monastère s'étend une vallée dont celui-ci occupe le fond, le Wādī al-Dayr, finissant par un large col. Nous pensons qu'il faut corriger cette indication en une référence à la montagne *méridionale*, au-delà de laquelle se trouve effectivement depuis plusieurs siècles un campement de serviteurs du monastère, sédentaires mais dépourvus de maisons.

[19] N'ayant pu consulter l'original ou les microfilms, notre description s'appuie sur les données de Cl. Bailey, « Dating the Arrival of the Bedouin Tribes in the Sinai and the Negev », *JESHO* XXVIII, 1985, p. 20-49, et de N. Shuqayr, *Ta'riḫ Sīnā wal-'arab*, Le Caire, 1916, p. 493-495. Le manuscrit est décrit très brièvement dans M. Kamil, *Catalogue of all Manuscripts in the Monastery of St. Catharine on Mount Sinai*, Leipzig, 1970, p. 50, nº 581.

[20] Incorrectement 622 chez Bailey. Le numéro 581 est particulier au catalogue de Kamil.

[21] Qui désigne ici les Valaques ; voir A. Popescu-Belis, *op. cit.*

Les Ğabālīya vus par les voyageurs européens

Afin de documenter l'état des serviteurs après l'an mille, nous aurons recours à plusieurs témoignages de pèlerins : en vérité, très nombreux sont les récits faisant figurer des Arabes nomades autour du mont Sinaï, et seuls les plus explicites retiendront notre attention. Les autres documents qui jalonnent cette période, notamment les traités conclus entre le monastère et les Bédouins, les pétitions envoyées aux autorités, et jusqu'aux livres écrits au monastère, ne fournissent pas d'indice significatif sur les habitations des serviteurs.

Malgré la destruction des habitations initiales, il faut admettre la présence fréquente des serviteurs dans la proximité immédiate des murailles de Justinien. En effet, la subsistance des serviteurs dépend du monastère, selon la tradition ancienne déjà mentionnée. De plus, l'existence de la mosquée à l'intérieur du monastère, construite par les moines au XI^e^ s. pour apaiser le pouvoir du Caire [22], s'accompagne du moins à ses débuts d'un droit d'accès pour les Bédouins convertis à l'islam. Cet état de choses est confirmé par Leonardo Frescobaldi lors de son passage en 1384.

« Dans l'enceinte mentionnée il y a une mosquée des Sarrasins, avec beaucoup d'entre eux qui y pratiquent leur […] loi ; et l'archevêque, s'il ne veut pas être démis, lui et ses moines et son monastère, doit les nourrir à sa dépense. À part eux, il y a dans la région beaucoup d'Arabes, campagnards, comme dans la plupart des endroits du désert, sans maisons ni travail. Il est vrai qu'ils ont des cavernes et quelques animaux très maigres […] et de l'eau en abondance […] Tout ce pays est appelé « montagnes sacrées » par les Sarrasins. Ceux-ci sont à peu près mille et chaque jour ils ont un pain de la part de l'archevêque [23]. »

Il est difficile de savoir dans quelle mesure la description des nomades s'applique aussi aux serviteurs du monastère, ou seulement aux diverses tribus bédouines rencontrées par Frescobaldi. Il est toutefois apparent qu'en cette fin de XIV^e^ siècle, il n'y a plus guère de trace visible des habitations initiales ; les voyageurs se retrouvent constamment face à des « Sarrasins » présents autour du monastère, sans que l'on sache si ceux-ci vivent là-bas, à ciel ouvert, de façon permanente, ou bien s'ils s'y rendent pour recevoir leur ration de pain ou demander l'aumône aux nouveaux venus.

Un siècle après Frescobaldi, Félix Fabri rencontre une situation analogue ; sa confusion entre les serviteurs du monastère et les autres Bédouins semble totale [24].

« Chaque jour, en effet, [les moines] donnent du pain et des vivres à au moins quatre-vingts Arabes du désert, des voleurs qui viennent parfois à cent et parfois plus ; et s'ils refusent de leur distribuer ce que ceux-ci leur demandent, les Arabes s'insurgent alors contre eux et perturbent tout le monastère. »

[22] J.-M. Mouton, « Les musulmans à Sainte-Catherine au Moyen Âge », *in Actes du Colloque « Le Sinaï durant l'Antiquité et le Moyen Âge : 4000 ans d'histoire pour un désert » (19-21 sept. 1997)*, Paris, 1998.

[23] L. Frescobaldi, G. Gucci et S. Sigoli, *Visit to the Holy Places of Egypt, Sinai, Palestine and Syria in 1384*, éd. T. Bellorini, E. Hoade et B. Bagatti, Jérusalem, 1948.

[24] J. Masson, *Voyage en Égypte de Félix Fabri, 1483*, Vol. I-III, IF 481, Ifao, Le Caire, 1975, p. 61a.

Pèlerin russe de passage en 1558, Basile Posniakoff est la première source à rappeler le lien entre les serviteurs du couvent tels qu'il les découvre et ceux affectés à cette tâche du temps de Justinien. L'information provient probablement du monastère, mais il faudra attendre plus d'un siècle pour qu'elle soit publiée, dans l'ouvrage de Nectarios de Crète, en 1677. Selon Posniakoff [25] :

« Le couvent est situé entre deux montagnes ; il compte 300 cellules, toutes en pierre, ainsi que l'enceinte ; deux canons sont placés au-dessus de la porte d'entrée. Quatre-vingt-dix moines l'habitent ; ils sont peu nombreux à cause des violences exercées par les impies Arabes. Les Arabes, au nombre de 400 familles, furent donnés au couvent par le pieux empereur Justinien ; à présent, ils sont fort nombreux et vivent dans le désert voisin du couvent ; 200 hommes viennent tous les jours prélever le tribut du couvent : de la farine de froment, du sel, de l'huile et des oignons ; si les moines ne leur donnent pas de nourriture, ils les lapident hors de l'enceinte du couvent. »

Bien plus explicite sur le mode d'habitation de ces hommes est le voyageur tchèque Christophe Harant, de passage en 1598 [26]. La richesse de ses détails en fait un témoin de premier ordre sur le problème abordé ici, et nous limiterons notre citation aux passages les plus explicites de son long récit. Les voyageurs arrivent à un moment où la tension entre les « Arabes » (qui que ce terme désigne) et les moines empêche ces derniers de sortir du couvent (nous pouvons en déduire que l'accès des « Arabes » au monastère est interrompu aussi). Les moines font alors accompagner les pèlerins par trois *ġufāra*, ou membres des tribus soi-disant protectrices, ayant conclu un pacte avec le monastère ; à ceux-ci s'ajoutent « deux des Arabes liés au couvent par quelques services », ce qui désigne très probablement des serviteurs, les futurs Ǧabālīya. Le groupe gravit d'abord le mont Sinaï (l'actuel Ǧabal Mūsā), puis le mont Sainte-Catherine, et revient au monastère en descendant la vallée des Quarante-Martyrs, en passant par le campement des serviteurs.

« Ceux-ci vivent entre les rochers et dans de petites cavernes qui autrefois servaient aux ermites et aux saints pères chrétiens. Ils y vivent à ciel ouvert, se protégeant contre la chaleur du soleil par des nattes ou quelques torchons ou étoffes volées aux pèlerins, tendus en guise de toiture. C'est là qu'ils habitent avec leurs femmes et leurs enfants entassés, en monceau, comme des souris en leur tanière. […] Tout le monde accourut sortant de leurs cachettes pour nous voir, les yeux exorbités, laissant voir leur appétit à notre égard, mais n'osant rien faire à cause de la présence de leurs chefs. »

Le témoignage est remarquable en ce qu'il atteste l'absence de véritables habitations, et décrit un état de dénuement très différent de ce qui a dû être le cas mille ans auparavant. Le mode d'habitation est semblable à celui des Bédouins traditionnels, bien que nous ayons vu que ces serviteurs étaient loin d'avoir une origine nomade. La localisation donnée est elle aussi remarquable : le campement se trouve sur le trajet qui va du monastère des Quarante-Martyrs (ou Dayr al-Arbaʿīn) au monastère principal, sans être dans la proximité de l'un des deux – faute de quoi Chr. Harant l'aurait probablement situé par rapport à eux.

[25] *In* B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889, p. 303

[26] C. et A. Brejnik, *Voyage en Égypte de Christophe Harant de Polzic et Bezdruzic, 1598*, IF 442, Ifao, Le Caire, 1972.

Or, au débouché du Wādī al-Arbaʿīn se trouvent aujourd'hui les maisons des Ǧabālīya, et il est donc vraisemblable de postuler la continuité de l'occupation de ce lieu, et d'y situer aussi le campement décrit par le voyageur tchèque. En outre, le cimetière de la tribu se trouve à mi-chemin entre l'actuel village et le monastère, ce qui, si on attribue à ce lieu une ancienneté plus grande (liée aussi à la mosquée dite de Nabī Hārūn), corrobore l'hypothèse d'un éloignement croissant des serviteurs par rapport au monastère.

Quelles qu'aient pu être les circonstances réelles de la destruction des habitations, il faut constater que l'éloignement des serviteurs a été efficace, et que ceux-ci ont choisi cet autre emplacement, auquel fait peut-être référence le manuscrit Ar. 692. Cet emplacement a peut-être été choisi pour la présence d'eau – du moins aux saisons humides – et cela a dû influencer aussi le choix des autres endroits habités autour du monastère. L'histoire de ces différents emplacements, et les circonstances (beaucoup plus récentes) dans lesquelles leurs habitants sont revenus à un mode d'habitation fondé sur la maison en pierre, dépassent le cadre de notre étude. À présent, nous nous tournons vers les vestiges actuels pour proposer une hypothèse de localisation des habitations initiales.

Les restes archéologiques actuels

Le problème qui se pose avec acuité au terme de notre analyse des sources est l'existence éventuelle de vestiges liés aux constructions initiales qui n'ont pas subsisté. Nous sommes donc à la recherche de vestiges d'origine byzantine, détruits entre la fin du VII^e^ s. et le début du X^e^ s., et dont toute forme d'occupation ou de fréquentation a dû cesser avant la fin du XIV^e^ s.

Il faut pour cela prendre d'abord en compte les particularités physiques de l'environnement sinaïtique. Dans ce désert montagneux, les sédiments s'accumulent peu, et le sol est très peu profond. Font exception le voisinage des lits de torrent et des couloirs de déjection, où l'on rencontre des couches sableuses ou de graviers, souvent dues à de soudaines coulées. Dans ces conditions, le recouvrement des anciennes constructions n'est qu'un de leurs devenirs possibles – le plus favorable à l'archéologue ; celles-ci ont pu aussi être emportées de façon violente ou bien utilisées comme carrière pour des constructions ultérieures ou pour la réparation de dégâts subis par le monastère.

Aperçu des localisations possibles

Malgré l'environnement désertique, l'observateur attentif trouvera dans la zone qui nous intéresse des traces fréquentes de constructions humaines. L'occupation éparse mais continue de la zone rend leur identification difficile, puisque les vestiges les plus anciens remontent ici à l'époque nabatéenne. L'époque byzantine se caractérise en principe par l'emploi de blocs taillés et éventuellement scellés, par opposition à l'empilement de pierres non taillées.

Parmi les édifices dont les murs subsistent, il faut d'abord éliminer les différents monastères ou ermitages secondaires, nombreux dans la région, et occupés jusqu'à une date assez tardive (XV^e^-XVI^e^ s.). De même, il faut éliminer les ouvrages de génie hydraulique, nombreux dans les

lits des torrents afférents au Wādī al-Dayr, mais situés à des endroits ayant une habitabilité réduite. Deux sites méritent toutefois une mention particulière : le premier se situe au tiers inférieur du Wādī Šrayǧ (une vallée secondaire au sud du Wādī al-Dayr et parallèle à celui-ci) ; il comprend un seul édifice rectangulaire, d'environ 8 × 4 × 3 m, faits de blocs réguliers et présentant les marques d'un plafond à mi-hauteur. L'édifice semble toutefois trop isolé pour être un vestige des habitations de plusieurs centaines de serviteurs. Le second site, à environ 1 km en dessous du monastère dans le Wādī al-Dayr est un complexe de ruines de proportions assez considérables, dont la construction est de facture plutôt grossière. Il s'agirait ici des baraquements liés au chantier initié par ʿAbbās Pacha au milieu du siècle dernier, dont la route menant au sommet du Ǧabal Mūsā est le résultat le plus durable.

Une hypothèse à examiner

Notre intérêt va cependant vers un autre site, localisé dans l'immédiate proximité du monastère. C'est à titre d'hypothèse que nous voulons suggérer ici l'existence d'un rapport entre ces vestiges et les habitations évoquées par les sources. Situé à environ 200 m du mur oriental du monastère Sainte-Catherine, le site recouvre une surface d'environ 60 × 20 m, qui révèle au visiteur attentif deux structures, se caractérisant par des alignements perpendiculaires de blocs (voir le croquis préliminaire en fin d'article). La hauteur actuelle de ces alignements varie entre 0 et 70 cm, allant des blocs affleurants (fréquents) jusqu'aux superpositions de trois blocs (rares). La pierre utilisée est la même que celle des murailles du monastère, et malgré l'érosion on y reconnaît parfois des blocs taillés de grande dimension, jusqu'à 100 × 30 × 30 cm.

L'ensemble le plus au nord se développe essentiellement selon l'axe nord-sud, parallèle en cela au mur oriental du monastère. Les traces de murs est-ouest apparaissent surtout du côté ouest de cet axe ; en effet, vers l'est le terrain descend de façon marquée vers le ravin figuré sur le croquis. Le mur nord-sud pourrait ainsi correspondre à un renforcement de cette pente, d'autant plus qu'il se divise par endroits en une structure à deux ou trois terrasses. Un gros bloc naturel marque l'angle nord-est, où l'on peut distinguer aussi les contours d'une pièce ; des restes céramiques sont présents en surface. Le second ensemble présente une orientation différente, et une structure moins longiligne ; les blocs superposés y sont plus fréquents.

Le site est à plusieurs endroits recouvert par des éboulis, qui témoignent de son exposition à des coulées de pierres venant des pentes méridionales. Ces coulées, difficiles à dater, ont pu être déclenchées par des précipitations ou des tremblements de terre. Par exemple, on sait que des séismes ont causé des dégâts importants au monastère dans les années 1580 [27], dans les années 1710 [28], et enfin vers 1800, quand la tour dite « de Kléber » vint remplacer une partie du mur nord. L'exposition de notre site a pu ainsi être un facteur dans son

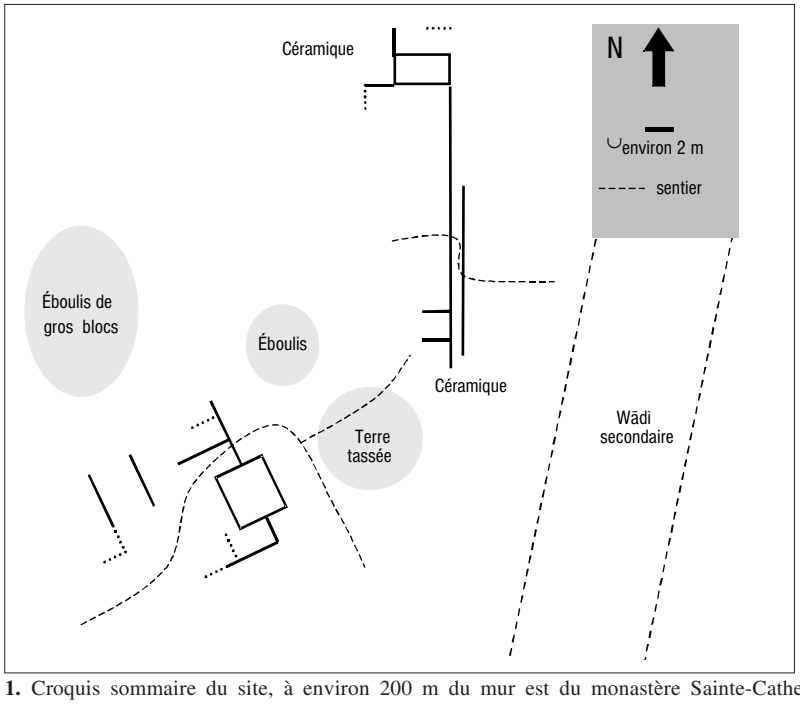
[27] R. Humbsch, *op. cit.*, p. 440-441 ; S. Sauneron, *Voyages en Égypte pendant les années 1587-1588*, Ifao, Le Caire, 1972, p. 69.

[28] K. Schwarz, *Osmanischen Sultansurkunden des Sinai-Klosters in türkischer Sprache, Islamkundliche Untersuchungen*, Freiburg, 1970, nº 131. Cette pétition datée du 23/4–2/5/1717 demande l'autorisation de reconstruire une muraille abîmée par un tremblement de terre, à tel point qu'elle donne libre accès au monastère (les moines craignent l'entrée des Bédouins). L'autorisation est donnée, et un surveillant établi pour vérifier que le mur ne soit pas reconstruit plus haut qu'à l'origine.

abandon, au profit des environs ouest du monastère, où se trouvent actuellement la plupart des dépendances. Ces coulées ont pu enfouir, sans les emporter, d'autres parties des structures décrites, rendant ainsi possible une future mise à jour.

À l'enfouissement de certaines zones s'oppose, à d'autres endroits, l'existence de restes céramiques en surface. Il semble que les différents tessons visibles ne soient pas postérieurs à l'an mille, mais ces restes sont dans l'attente (sur place) d'une analyse plus détaillée de leur âge et de leur provenance. Il s'agit là d'un élément essentiel pouvant supprimer l'indétermination liée au possible réemploi des matériaux de construction. Si les céramiques sont exclusivement antérieures au X^e^ siècle, alors cela viendrait confirmer la fin de l'occupation du site, telle qu'elle apparaît dans les sources.

Les arguments documentaires délimitent donc une question qui est susceptible d'obtenir une réponse archéologique. À l'heure actuelle, il est naturellement prématuré d'établir un lien entre les habitations initiales des serviteurs du monastère, le Dār al-ʿabīd, et les vestiges signalés. Toutefois, dans la mesure où ces vestiges représentent en eux-mêmes un problème à résoudre, nous espérons qu'à l'avenir une étude archéologique viendra éclaircir leur nature, et confirmer ou infirmer par là notre présente hypothèse.



1. Croquis sommaire du site, à environ 200 m du mur est du monastère Sainte-Catherine.

Cet article doit beaucoup aux conseils et encouragements de M. Jean-Michel Mouton ; il a également bénéficié des discussions avec M. Ramez Boutros. Ce travail s'inscrit dans mon diplôme d'études approfondies, dirigé par M. le professeur Ludvik Kalus. Pour le réaliser, j'ai eu le privilège d'être boursier de l'Institut français d'archéologie orientale. Je voudrais exprimer à tous ma sincère reconnaissance.